

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 FEVRIER 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie, par E. M...—Appréciation littéraire, par A.-H. de Trémaudan.—Dans le monde—Au cloître, par F. Picard.—Les soirées de famille, par E.-Z. Massicotte.—Poésie : Pour ma mère, par D. Lanctôt.—La traite, par E. Fourrier.—Les cimetières du Japon, par A. Svoboda.—Mondanités, par Anu Séph.—Poésie : Dites, par Laurette de Valmont.—Un peu de sport pour rien, par Lierre des Bois.—Bibliographie.—Echec complet, par A.-H. de Trémaudan.—Ma prison, par Un Prisonnier.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard.—Zouaves pontificaux.—Le soldat Boer.—Théâtres.—Renseignements divers.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilleton : Les victimes, par Raoul de Navery.

GRAVURES.—Guerre du Transvaal : Le soldat Boer.—Les cimetières du Japon.—Portraits des principaux acteurs des Soirées de Famille, au Monument National.—Contraste : Dans le monde et au cloître.—Guerre du Transvaal : Le pont de la rivière Moeder, tel qu'il se voit, détruit par les Boers.—Illustrations des feuillets.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



L'attention universelle est en ce moment dirigée sur le sanglant conflit d'un grand Etat européen et d'un petit peuple du sud africain, qui tient vaillamment et jusqu'ici victorieusement tête à son puissant adversaire.

Or, il y a dans la donnée première de ce drame historique une singularité que, croyons-nous, l'on n'a pas assez remarquée et qui est celle-ci : Pendant que le grand Etat a pour visée très évidente d'incorporer à son domaine colonial une région où foisonnent l'or et les diamants, c'est dans des sentiments absolument étrangers à l'avare possession de ces richesses territoriales, que le petit peuple semble puiser l'héroïque énergie dont il fait preuve pour le maintien de son indépendance nationale.

En réalité, qu'est ce que ces Boers, qui, sans l'avoir voulu, font tant parler d'eux depuis quelques années ? Ils sont les descendants de rudes paysans néerlandais, qui, à l'époque où la province du Cap appartenait à leur mère-patrie, étaient venus là coloniser avec toute la patiente ardeur d'une race essentiellement active et persévérante, et qui, plus tard, gênés, contrecarrés, par la domination britannique, résolurent d'effectuer un exode aventureux à travers le pays. Ils partirent ;

et, soit en repoussant les indigènes, soit en traitant avec eux, ils surent par un labeur opiniâtre former un peuple de pasteurs agriculteurs, ne demandant qu'à vivre paisibles dans leurs fermes, du produit de leurs champs et de leurs troupeaux. De mœurs simples, d'une piété profonde et austère, ils étaient convaincus qu'en renouvelant l'état social des premiers âges, tel qu'il leur est démontré, enseigné par le texte du saint livre, leur seule lecture, et leur seule loi, ils devaient avoir pour eux l'œil et l'appui de la Providence.

Et, sans nul doute, leur histoire se serait continuée calme, uniforme, ignorée du reste du monde, si les grains qu'ils moissonnaient, les herbages que brouaient leurs bœufs et leurs moutons, fussent restés les seules richesses du sol où ils avaient planté leurs tentes et bâti leurs bourgades. Mais il n'en devait pas aller ainsi.

* *

Certain jour, un citadin visitant une de ces demeures patriarcales, remarque que des enfants jouent avec de petites pierres brillantes, dont l'éclat le surprend... On les lui donne, il les emporte, les montre à des experts et apprend que ce sont autant de diamants de grand prix. Mis en éveil, un autre visiteur, venu aux mêmes lieux, est informé qu'un sorcier noir a, parmi ses prétendus talismans, une pierre brillante d'assez gros volume ; le sorcier consent à lui la céder moyennant cent moutons et trente chevaux ; et, de retour en pays civilisé, l'heureux acquéreur n'en tire pas moins de 280,000 francs, car cette pierre est un diamant du poids de 83 carats, connu depuis sous le nom d'*Etoile de l'Afrique méridionale*. C'était vers 1867.

Bientôt commence vers la région où de pareilles trouvailles sont possibles, ce que les Anglais appellent le *Rush* (mouvement précipité) des aventuriers ou chercheurs de fortune du monde entier. Et il va de soi que dès lors, sur ce point du territoire, c'en est fait pour les placides colons de la possibilité d'y accomplir en pleine paix leurs bibliques destinées.

* *

Le journal *La Nature*, fondé par G. Tissandier, et actuellement dirigé par notre savant confrère, M. Henri de Parville, contient dernièrement un curieux épisode de cet envahissement.

En 1873, des chercheurs de diamants, gens d'assez mauvaise mine, paraît-il, rôdaient sur un plateau dépendant d'une ferme, où l'un d'eux avait découvert un filon d'une richesse merveilleuse. Le propriétaire, qui, par parenthèse, n'était autre qu'un Français réfugié, est pris de peur. Persuadé que ces rôdeurs en veulent à sa vie, alors qu'en réalité ils ne songeaient qu'à lui acheter son champ, il se cache au fond de sa ferme, et refuse tout entretien avec les hommes qui demandent à lui parler. Le lendemain, quand ils se présentent de nouveau, ils apprennent qu'il est parti pendant la nuit, à cheval. Alors à lieu une véritable chasse à l'homme. Le paysan fuit devant ses meurtriers imaginaires, de toute la vitesse de sa monture, s'arrêtant à peine pour prendre, en toute hâte, un repas dans les fermes des chemins. Les autres le poursuivent avec l'acharnement de gens qui voient courir la fortune devant eux. Après six jours seulement, ils parviennent à le rejoindre, blotti dans un campement au milieu des chèvres et des moutons. Ils font signer à cet étrange vendeur un acte de cession de son champ, en échange duquel ils lui remettent 125,000 francs, et retournent sur leurs pas pour entrer le plus vite possible en possession du précieux filon. Or, ce fut sur l'emplacement même de cette ferme que se fonda la ville de Kimberley, qui est devenue la capitale du pays diamantifère, et qui compte aujourd'hui quelque vingt mille habitants.

* *

Quoique les agissements des "hommes de Kimberley," comme on appela depuis les chercheurs ou trafiquants de diamants, aient naturellement jeté une grande perturbation dans la région où ils opéraient, encore n'eût-ce été là qu'un trouble partiel pour le

peuple obstinément "fidèle" à sa vocation agricole et pastorale, même en face des subits enrichissements, dont il voyait de nombreux exemples. Mais voilà que, quelque dix ans plus tard, presque sur toute l'étendue du territoire où les pasteurs-agriculteurs traînaient leurs charrues, paissaient leurs troupeaux, des gisements aurifères d'une richesse inouïe furent signalés. Alors le *Rush*, qui n'avait eu jusque-là qu'un canton pour objectif, se changea en envahissement général.

Une récente statistique nous apprend que depuis 1884, époque où les mines d'or commencèrent à être régulièrement exploitées, l'ensemble des divers districts aurifères du Transvaal, ont fourni près de deux milliards du précieux métal. Un seul district en a donné pour 390 millions dans le cours de l'année 1898, et chaque jour de nouveaux gisements se découvrent, dont l'exploitation devient de plus en plus fructueuse, à tel point qu'on se demande si cette abondance sans cesse croissante ne va pas amener pour l'or une dépréciation analogue à celle de l'argent.

Quoi qu'il en soit, chez les Boers d'origine, ceux qui constituent la nation dont les innombrables chercheurs ou trafiquants d'or ne sont que les hôtes, et qui, sans le prévoir, sans l'avoir désiré, ont vu se modifier l'importance productive de leur cher domaine agricole et pastoral, aucun changement ne semble s'être opéré dans leurs aspirations de simple normalité. Rigoureusement attachés à leur idéal primitif, comme à ce sol où ils l'avaient laborieusement réalisé, et que tout à coup ils se sont vus obligés de défendre, à cause de sa richesse inattendue, c'est au nom de leurs rustiques et pacifiques instincts, au nom de leur vieille et robuste foi qu'ils se sont levés et qu'ils combattent. "Dieu est pour ceux qui l'aiment et le servent d'un cœur pur, disent-ils, Dieu est pour nous !"

* *

Et inspirés, soutenus par cette conviction profonde, le cœur en celui qui peut tout, ils vont intrépidement, stoïquement devant eux—peut-être, hélas ! à la fatalité d'une décevance finale.

Mais, quoi qu'il advienne de ces hommes simples, n'est-il pas intéressant à pénétrer le secret moral de leur force actuelle ? et pour notre froide et sceptique fin de siècle, est-il plus curieux et plus insolite spectacle que celui de cette naïve et très puissante ardeur ?

E. M...

APPRECIATION LITTÉRAIRE

DEUX LIVRES

Tous deux intéressants, tous deux pleins de poésie, tous deux remplis de suggestions et de conseils utiles. *Monographie de plantes Canadiennes*, tel est le titre du premier ; *Femmes Révées*, tel est celui du second. Les mots très simples que porte ainsi chaque petit ouvrage sur sa couverture, suffisent à exciter l'intérêt du lecteur pour peu qu'il ait l'amour de la nature et de l'être qui en forme le plus bel ornement, la femme.

* *

Avec l'aimable et passionné auteur du premier de ces ouvrages, nous admettons que la botanique est une science que chaque département d'instruction publique devrait avoir grand soin d'inscrire en tête de son programme. Nos compatriotes anglais l'ont si bien compris que, pour ne parler que de nos écoles des Territoires du Nord-Ouest, l'enfant connaît le nom et les propriétés de bien des plantes, du moins les plus communes, avant même qu'on ait pris soin de lui inculquer la connaissance de l'alphabet ou de la table numérique.

Confiants en cette assertion systématique que "pratique vaut mieux que théorie," nos éducateurs mettent sous les yeux de nos enfants les choses elles-mêmes avant de leur en faire lire la description dans les livres. Cette manière d'agir nous semble excellente, à en juger, du moins, par les effets qu'il nous a été donné d'apprécier pendant notre carrière d'enseignant.